

# Ave César, deux millénaires de gladiature te saluent



Les gladiateurs modernes : les champions de MMA – arts martiaux mixtes ou « free fight » – comme, sur cette photo, le Russe Khabib Nurmagomedov face à l'Irlandais Conor McGregor. © AFP.



Comme à chaque fois que le cinéma américain s'empare d'un bout d'histoire européenne, les critiques aiguisent leur plume. Libres interprétations, extrapolations et anachronismes font du « *Gladiator II* » de Ridley Scott assurément une œuvre de fiction. Du cinéma.

PASCAL MARTIN

Le Lucius Verus qui est entré dans les livres d'historien était empereur, et non gladiateur. Ou plutôt « co-empereur » puisque le destin l'installa aux côtés de Marc-Aurèle, en un tandem paradoxal. Le premier était fêtaud, hédoniste, rivé aux plaisirs. Le second a laissé l'image d'un stoïcien rigide et austère. Mais tous deux, à leur manière, ont contribué par la guerre à consolider temporairement la frontière orientale de l'Empire romain. En 169 après J-C, Lucius Verus mourut à l'âge de 38 ans. Peut-être d'un empoisonnement. A moins que cela ne soit en raison de ses excès ou de la peste antonine. Le Sénat romain procéda à sa divinisation.

Dans *Gladiator II*, Ridley Scott prend donc une liberté complète avec la biographie de Lucius Verus. Il en avait fait de même avec son *Napoléon* sorti l'an dernier, à la manière de tant d'autres réalisateurs – américains ou non – qui se sont attaqués au film historique. La fiction ne prétend pas à la vérité vraie.

## Une violence ritualisée

L'histoire des gladiateurs mérite toutefois d'être recadrée dans la mesure où le cinéma a volontiers donné une image de force et de virilité à ces combattants qui n'étaient souvent que des esclaves susceptibles d'être rapidement égorgés dans l'arène.

Dans un article paru en 1978 à l'occasion de la publication de *La Gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, l'ouvrage posthume de l'archéologue Georges Ville, l'historien français Paul Veyne décrivait un diver-

tissement cruel où se mêlent l'horreur et la fascination du public. Loin d'être un sport ou un duel à mort, la gladiature constituait un spectacle minutieusement orchestré où la violence était ritualisée et l'humiliation assumée.

Les gladiateurs ne se battaient pas nécessairement sous la contrainte. Certains d'entre eux étaient des volontaires en quête de gloire. Mais au bout du compte, esclaves comme hommes libres combattaient pour distraire et satisfaire un public dont les attentes se firent de plus en plus sanguinaires au fil des premiers siècles de notre ère.

Selon Paul Veyne, la mise en scène parfois très sophistiquée des combats reflétait la hiérarchie de la société romaine et son goût pour le spectacle morbide. Lorsqu'un gladiateur se déclarait vaincu, ce n'était pas sa compétence martiale qui déterminait son sort, mais bien le désir du public. La grâce n'était pas garantie, bien au contraire. Pour flatter le bon peuple de Rome, le « sponsor » d'un combat pouvait faire égorgé systématiquement les vaincus. En une seule journée, l'un d'eux « accorda » ainsi la mort onze fois de suite aux onze gladiateurs qui étaient sortis perdants de l'affrontement. Au troisième ou quatrième égorgement, ceux qui attendaient d'entrer dans l'arène avaient compris qu'ils devraient absolument vaincre s'ils ne voulaient pas mourir. Le suspense était garanti.

Les Romains ressentaient un plaisir particulier à observer les instants de vulnérabilité humaine, lisibles dans le visage défait du gladiateur qui attendait la décision finale. Les combattants devaient, dans ce moment ultime, rester impassibles et démontrer une maîtrise de soi. Cet ultime instant de bravoure confinait en une sorte de sublimation de la mort.

## La mort était une exception

« Des hommes poussés à combattre par la morsure du fer rouge, des vaincus égorgés sous les yeux fascinés du public ; sur les gradins, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, les grands penseurs d'une civilisation raffinée : comment cela a-t-il été possible ? », écrivait Paul Veyne, reprenant une question restée scotchée aux génocides du XX<sup>e</sup> siècle.

Ces propos ont été nuancés depuis. Il semble que la mort d'un gladiateur restait en réalité l'exception. Ou presque. « Contrairement à nos idées reçues, écrit l'historien et spécialiste de la gladiature Eric Teyssier, les Romains de-

De Kirk Douglas dans « *Spartacus* » (1960) à Paul Mescal dans « *Gladiator* » (2024), la fiction ne prétend pas à la vérité vraie.. © DR.

mandent la mort bien moins souvent qu'on ne le pense, peut-être dans un ou deux cas sur dix en moyenne. Lorsque le vaincu a bien combattu, l'expression de la clémence populaire prend alors une forme bien visible. En effet, les Romains demandent à l'éditeur des jeux de renvoyer le vaincu vivant (*missio*), en agitant une serviette (*mappa*). »

Le spectacle primait. Les combats de gladiateurs semblent avoir été servis par une imagination sans borne. Au Colisée, ils côtoyaient les chasses au fauve et même des combats navals. L'empereur Domitien, qui a régné de 81 à 96 ap. J-C, fit des « naumachies » un instrument de séduction destiné à s'attirer les bonnes grâces de la population romaine. Les combats étaient organisés dans un grand bassin artificiel. Un amphithéâtre fut construit pour l'occasion, plusieurs centaines de prisonniers ou esclaves étant recyclés en combattants.

La réalité quotidienne des gladiateurs apparaît bien éloignée de la figure mythique que l'époque contemporaine leur prête

Ce luxe de raffinements potentiellement mortels a engendré la question de savoir si les Romains constituaient un peuple cruel, avide de souffrance et sang. Le propos pêche assurément par son déterminisme, mais il n'est pas interdit de penser que la mentalité de l'homme libre moyen incluait l'idée que la violence fait partie de la grandeur de Rome et de sa survie. Et puis, que valait la mort ?

A l'opposé, le spectateur romain pouvait faire preuve de clémence, saluant ainsi l'honneur et la compétence des gladiateurs. Le geste mythique du « pouce retourné » pour demander la mort ne serait qu'une invention moderne. Une gladiature volontaire existait de surcroît, on l'a dit, organisée sous un cadre contractuel, ce qui démontre qu'elle ne se résumait pas à une exploitation cruelle. L'évolution vers

une « gladiature technique » au Haut Empire, où les combats furent codifiés et les armatures des gladiateurs conçues pour offrir un spectacle plus raffiné, indique que les affrontements n'étaient pas nécessairement brutaux. Si les gladiateurs étaient formés aux techniques de combat, l'accent était également mis sur le spectacle, l'adresse et la maîtrise des armes, ce qui peut suggérer que la cruauté n'était pas l'objectif premier.

Par déduction statistique, on peut toutefois imaginer que plus il y avait de combats comme ce fut le cas durant le règne de Caracalla, plus le sang rougissait le sable de l'arène.

## De Mussolini au MMA

La réalité quotidienne des gladiateurs apparaît bien éloignée de la figure mythique que l'époque contemporaine leur prête. L'Italie de Mussolini a souvent glorifié ces combattants, associés à la virilité, à l'endurance et au nationalisme. Certains groupes de supporters violents se surnommaient « gladiateurs », à la manière des fans du Spartak Moscou. De nombreux clubs et franchises utilisent le nom « Gladiators » pour leurs équipes, que ce soit dans des sports de combat, de football américain, ou d'autres disciplines. C'est un nom particulièrement populaire pour les équipes de boxe, de lutte et de MMA.

« Gladiateur », c'est un mot qui cogne. C'est aussi une certaine idée de la liberté. Un esclave passé au rang de champion dans l'arène pouvait se débarrasser une fois pour toutes de ses chaînes. Flamma, un Syrien qui combattit sous le règne d'Hadrien, choisit cependant de rester gladiateur plutôt que d'être libre. Pourtant, il avait été récompensé pour sa bravoure par la *rudis*, un bâton symbolisant la liberté. Et puis, il y eut des « guest stars » inattendues tel l'empereur Commode resté célèbre pour avoir participé à des combats de gladiateurs en tant que spectateur et acteur.

La gladiature s'est parfois retournée contre Rome. En 73 av. J-C, le Thrace Spartacus a mené une révolte massive d'esclaves et de gladiateurs contre l'armée romaine. Bien que la révolte ait été écrasée et son meneur tué deux ans plus tard, son nom est resté dans l'histoire comme un symbole de résistance à l'oppression. Auparavant, Spartacus avait été entraîné à Capoue, où étaient formés les gladiateurs destinés pour partie à mourir égorgés.